

HALA KODMANI

La Syrie promise

Sindbad
ACTES SUD

*À Bassma, à Umar, à la mémoire de nos parents et
aux nouveaux Syriens et Syriennes qui font désormais
partie de notre famille.*

Sur le chemin, il y a encore du chemin...

MAHMOUD DARWICH

AVANT-PROPOS

Trois ans maintenant que la Syrie a révolutionné ma vie professionnelle et personnelle. Le pays qui n'était que celui de "mes origines", comme on dit en France, m'a rattrapée après plus de cinquante ans de négligence. La patrie reprenant son sens premier, une correspondance que j'avais entamée avec mon père est devenue passionnée.

Étonnamment, j'avais commencé ce projet de livre avant que le monde arabe ne s'enflamme début 2011. Parti d'une morosité française, il s'est transformé en euphorie arabe, le temps d'un printemps. Partager avec mon père l'émerveillement de cette saison d'abondance me consolait de son absence et donnait aux événements un supplément de sens. Quand la Syrie s'est embrasée, notre échange a pris une tournure et une dimension nouvelles. Le pays de son histoire bouleversait mon présent et notre devenir. Celui de tout le Moyen-Orient certainement et des relations internationales probablement.

La Syrie retrouvée, réveillée, révoltée de ce livre est maintenant outragée déchirée et endeuillée. Le mot d'ordre du régime : *Assad aw mindammer al-balad!* ("Assad ou nous détruisons le pays!") n'était pas une figure de style. Le "ou" devenu "et", on se retrouve avec Assad et un pays dévasté. Les pires choses qu'on aurait jamais pu imaginer se sont réalisées. L'escalade sauvage de la répression face au rejet entêté du peuple révolté a inexorablement conduit aux désastres annoncés.

La guerre fait rage aujourd'hui dans toutes les villes et les campagnes, bombardées par l'artillerie, l'aviation, les missiles balistiques et, finalement, les armes chimiques. Les insurgés, déserteurs de l'armée ou civils ayant pris les armes, affrontent la machine infernale et contrôlent de grandes parties d'un territoire déchiqueté. Une tuerie quotidienne oppose des Syriens à d'autres Syriens, mais pas seulement. Et comme si la banalisation de cette situation insoutenable ne suffisait pas, le monde verse de l'huile sur le feu et déverse sa crasse dans la poubelle syrienne. Les alliés des deux camps alimentent le conflit en armes et argent en dépêchant leurs mercenaires, gangsters et autres illuminés. Libanais du Hezbollah, Iraniens des Gardiens de la révolution, djihadistes saoudiens, tunisiens, tchéchènes et même européens profanent, au nom de leur sacré, une terre qui leur est peu chère.

“Le peuple syrien qu'on ne peut humilier”, comme il l'affirmait au début de son soulèvement pour la dignité, se retrouve déchiré, déshonoré, dispersé à travers le monde ou sur son propre sol. Les centaines de milliers de familles qui fuient les combats, la destruction et la misère ne sont pas mieux loties que les dizaines de Syriens qui meurent chaque jour sous les bombes. La plus grande *nakba* de l'histoire moderne est maintenant syrienne, selon le terme désignant l'exode palestinien de 1948.

Pendant ce temps, le monde tétanisé ne veut plus rien savoir d'un martyr banalisé. Il peut ignorer, aidé sur place par les censeurs du régime et des extrémistes qui ont banni les journalistes et autres témoins étrangers, pourchassés, enlevés ou tués. Le monde a intégré le message : “Assad ou Al-Qaida”, abandonnant les Syriens aux deux tyrannies, manifestement complices. Les plus puissants, “amis du peuple syrien”, comme ils se sont nommés, qui avaient encouragé sa révolte, au mieux pleurent avec lui et sur lui en distribuant quelques vivres et conseils. L'action humanitaire a pris le relais d'un combat pour l'humanité.

Ce tableau sombre est à peine esquissé dans ce livre. Même si l'heure n'est plus à se répandre en nostalgie pour la révolution-révélation du printemps 2011 qui semble aujourd'hui un mirage, c'est la faute que je commets sans regret dans les pages qui suivent.

Car de la Syrie en ruine, un peuple s'est révéilé. La révolution a forgé sa nouvelle identité. Elle a ressoudé autour de lui des générations d'exilés. La dévastation, les épreuves et les douleurs n'ont fait que renforcer les liens entre Syriens. Je suis allée sur place à la rencontre des nouveaux miens. Dans le nord de la Syrie où je n'avais jamais mis les pieds, j'ai dormi dans des villages dont j'ignorais jusqu'au nom, chez des familles qui ne ressemblent en rien à la mienne. J'ai été accueillie en sœur par des femmes, des hommes, des enfants, des combattants, des militantes, des paysannes, des institutrices, des mères endeuillées et des jeunes désorientés. Nous avons parlé, raconté, écouté, argumenté inlassablement à la lueur d'une bougie le soir et souvent au son du canon le jour. Nous avons tant à nous dire et nous nous sommes tant aimés! J'ai rencontré bien plus de Syriens ces trois dernières années que durant toute ma vie d'avant. Dans le pays, à Paris, en Turquie, en Jordanie, sur Internet ou ailleurs, nous nous retrouvons, discutons, échangeons nos informations, pleurons un ami mort sous la torture ou sous un obus et menons des projets de secours ou d'avenir. Tous habités par notre Syrie qui s'effondre, nous poursuivons passionnément le chemin vers l'inconnu. Comme on s'attache à un enfant atteint d'une maladie grave, nous ne pensons qu'à soigner notre patrie qui doit guérir. Nous travaillons ensemble nuit et jour comme chacun de nous sait et peut le faire pour ce pays d'autant plus chéri que sa survie nous coûte de plus en plus cher. Gommées, les différences de région, de communauté, de génération, de classe ou d'éducation, nous sommes tous des enfants de la révolution.

Rien n'est imaginaire dans cette fiction. Dans cet échange entre père et fille, entre générations et aspirations, c'est un parcours personnel qui s'inscrit dans le cours de l'histoire d'un pays et d'une région où l'on ne s'ennuie pas en famille.

I

LA FRANCE CHOISIE

15 novembre 2010

À : Nazemkodmani@orouba.com

*Bonjourak** Daddy,

Et si c'était possible? Je viens de taper N-A-Z... sur mon clavier pour adresser un message à Naziha, une copine marocaine... et voilà que ma messagerie me propose automatiquement ton courriel. Pourquoi n'ai-je pas pensé plus tôt à tester la connexion? Si peu d'espaces échappent désormais à Internet, alors peut-être celui où tu te trouves n'est-il pas exclu. Je ne veux pas m'emballer trop vite à la perspective de communiquer avec toi! Ce serait vraiment trop beau! Contrairement à ce que j'avais répondu à l'une de mes plus proches amies qui me demandait si j'avais quelque chose à te dire ou à te demander quand tu étais sur ton lit de mort, je suis rongée tous les jours par les questions que je ne t'ai pas posées. Pas sur des secrets de famille, ni sur ces prises de tête et de cœur entre père et fille dans lesquelles se répandent mes co-quinquagénaires. Mais depuis que nous ne lisons plus les journaux ensemble,

* *Bonjourak*, ici, et *bonjourek*, en page suivante, sont utilisés familièrement par les francophones, syriens et libanais notamment : à "bonjour" est ajouté le suffixe de la déclinaison arabe au masculin dans le premier cas, au féminin dans le second.

pour relever les bons titres des éditorialistes internationaux et les derniers jeux de mots des humoristes politiques, je me sens opprimée par l'actualité, surtout de cette France où tu nous as implantés.

Oups! Je ne vais pas me lancer dans un délire avant de savoir si tu peux me lire et surtout si nous pouvons échanger à nouveau et autre chose que des blagues, comme nous l'avons si souvent fait à travers nos boîtes de messagerie.

J'espère avec impatience ta réponse.

17 novembre 2010

À : Halakodmani@souria.com

Bonjourek *habibi**,

Quelle belle surprise! Encore une fois grâce à toi, qui m'as initié à l'informatique, je retrouve Internet. Je n'utilise l'ordinateur ici que pour les jeux de cartes ou de backgammon. Quand l'alerte sur l'écran m'a signalé "Vous avez un message" et que j'ai trouvé le tien, j'ai été transporté de joie. Quelle bonne idée tu as eue! J'avais déjà essayé de tester la connexion avant. Elle est lente et irrégulière, comme dans les pays sous-développés, et tu imagines combien ça m'énerve! L'accès est en plus très restreint et me rappelle la censure des dictatures. Mais je vais être patient tant je suis heureux de pouvoir correspondre avec toi dans notre affection commune pour l'écrit et les mots choisis.

Tu me sembles soucieuse... Tout le monde va bien? Qu'est-ce qui te préoccupe?

* "Ma chérie".

17 novembre 2010

À : Nazemkodmani@orouba.com

Formidable! Ça marche! C'est à moi maintenant de contrôler mon impatience face à ta connexion aléatoire en attendant tes réponses.

Ne t'en fais pas pour nous, il n'y a rien d'alarmant. Tu me manques, c'est certain. Sans pouvoir dire si c'est ton absence ou les nouvelles circonstances, je me trouve confrontée à des questions auxquelles je me suis longtemps vantée d'échapper et que tu nous avais épargnées. La plus lancinante, c'est qu'on est appelé, en France aujourd'hui, à définir notre "identité nationale". Mais oui! C'est le grand débat qui agite la place en ce moment. Il a été officiellement lancé par le gouvernement de Sarkozy, toujours prompt à la démagogie pour récupérer les voix de l'extrême droite en préparation de la campagne de sa réélection, en 2012.

Quel embarras de devoir, tout en dénonçant les arrière-pensées lamentables de ce "débat", me poser des questions d'appartenance à ce monde ou à un autre, d'adhésion à des "valeurs" qui seraient plus ou moins françaises! Mon privilège hérité d'avoir toujours vécu d'harmonie et d'enrichissement au lieu d'exil ou de déracinement, notre appartenance multiple sont menacés. Les interrogations qui se posaient à tant d'autres Français nés ailleurs m'étaient étrangères, et voilà qu'elles me rattrapent.

Dois-je marquer ma différence, sans indifférence, avec les enfants de ces immigrés arabes dont j'ai défendu les droits et qui maintenant revendiquent du halal et du hijab? Car c'est sur ces sujets qu'on est jugé compatible ou pas avec l'"identité nationale" française. Tu peux imaginer combien toutes ces questions qui agitent les islamophobes, les islamistes ou les islamophiles, aussi énervants les uns que les autres, m'exaspèrent et m'ennuient. Figure-toi que je me suis mise à calculer les années depuis ma naturalisation pour être sûre qu'elle ne sera pas remise

en cause. Une proposition est en effet lancée visant à retirer la nationalité française à certains délinquants pour les renvoyer dans leur pays d'origine !

C'est de ce malaise en particulier que je voulais te parler dans ce pays qui devient désolant de racisme et de repli sur soi. Ses jeunes le fuient. Comme Zeyd, mon fils, que j'ai encouragé à partir pour le Canada, des milliers d'autres "dégoutés", comme disent les jeunes ici, s'en vont chercher ailleurs un accueil et un avenir plus souriants. Il me confiait ironiquement il y a quelques jours qu'à Montréal on l'appelle "le Français", alors que toute sa vie ici, son prénom et sa peau mate lui ont attiré l'inévitable question : "Vous êtes de quelle origine?" En résumé : cette France à qui tu avais si fièrement confié tes enfants est abandonnée par tes petits-enfants.

22 novembre 2010

À : Halakodmani@souria.com

Je ne comprends pas ce qui t'arrive. Tu m'en dis trop ou trop peu. J'étais content de ton contact, croyant que tu allais me rapporter des nouvelles de votre monde ou des histoires drôles, c'est-à-dire essentielles. Depuis quand te laisses-tu aller à de stériles réflexions? Tu es devenue aussi râleuse que les vieux Français qui trouvent que tout va mal, sans mesurer leur chance et leur qualité de vie. Mais tu as surtout l'air de me faire des reproches... Tu crois que tu aurais mieux vécu et appris parmi les bornés de Damas, sous le ciel bas de Londres, chez les escrocs de Beyrouth, les bêtas d'Amérique ou dans le Disneyland de Dubaï?... Si tu te vois mieux ailleurs... je ne suis plus là pour te retenir, si tant est que je l'aie jamais fait. Mais quel gâchis !